

Otterburne, le 28 août 1974

Mes chères Madeleines,

je suis arrivée par une soirée ravissante, 80 degrés et un ciel manitobain dans sa douceur la plus tendre. Mais ce matin, il est au gris, il bruine, ça rappelle notre misérable été en Charlevoix. J'ai hâte d'apprendre que vous êtes revenues de votre déception de fin d'été qui m'a vraiment beaucoup attristée. Ne vous précipitez pas trop pour déménager, si jamais vous le faite. Il y a les escaliers, c'est vrai, mais vous y êtes habituées, il paraît que c'est un excellent exercice quand on y est fait, et vous avez là de grands avantages et une tranquillité assez remarquable par les temps qui courent.

Pour ma part, ma joie en arrivant a été bien douce de trouver Clémence de bonne humeur, gaie même, gentille. Le moral est de première qualité. Elle fait de petites marches quotidiennes. Elle devient presque philosophique et sage, se plaint encore un peu de l'ennui, mais qui ne s'ennuierait dans ce petit trou de village! Cependant comme je le lui ai fait observer, des riches dans leur cage dorée s'ennuient peut-être encore plus que des gens comme elle qui trouvent tout de même un peu de bonheur à errer par un petit chemin nu sous l'immense ciel. Et ça c'est beau et un grand bienfait.

Je profite de cette journée maussade pour écrire le plus de lettres possible. On dit que le vilain temps ne durera pas. Il est d'autant plus étonnant que l'été entier s'est déroulé dans la sécheresse, un des pires qui se soient vus depuis bien des années. Le blé, l'orge, l'avoine font pitié, tant chétifs, roussis et brûlés plutôt que mûris. Et le grand, beau ciel indifférent regarde toute cette dévastation en bas comme si ce n'était pas de ses affaires.

Portez-vous bien. Ne vous précipitez pas pour décider de changements. J'ai l'impression que tout ira beaucoup mieux pour vous deux d'ici peu.

Je vous embrasse affectueusement.

Gabrielle